

# Introduction

Autor(en): **Forsyth, Neil**

Objektyp: **Preface**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1993)**

Heft 3

PDF erstellt am: **09.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## INTRODUCTION

Voici maintenant quatre ans et demi que Salman Rushdie, probablement le plus grand romancier en langue anglaise de notre époque, se trouve obligé de se cacher quelque part dans le monde pour échapper à ses assassins. Condamné à mort pour avoir écrit un roman jugé blasphématoire, Rushdie, à travers le sort tragique qui est le sien, nous oblige à repenser ce que peut représenter le choix de l'écriture à l'heure actuelle. Le pouvoir des mots sur le monde, leur impact sur l'imaginaire d'une société ou d'une culture, leur valeur de questionnement par rapport aux certitudes dispensées par le discours politique et religieux, font de la création littéraire un formidable lieu de réflexion, une aire de jeu où se repensent les enjeux contemporains. Juguler les libertés du travail artistique, et, dans le cas extrême de Rushdie, vouloir attenter à la vie de l'écrivain, constituent de graves atteintes à ce processus créatif et critique qui fait de l'écriture un témoin de la pensée et des réalités d'une époque.

L'affaire Rushdie démontre que la liberté d'expression, menacée depuis toujours, demeure une question d'actualité qui engage notre responsabilité commune. Nous souhaitons dès lors, en un geste de solidarité, dédier ce numéro d'*Etudes de Lettres* à Salman Rushdie, à son courage et à son engagement d'homme et d'écrivain. L'impact de son œuvre à la section d'anglais de l'université de Lausanne a été considérable. Suite à un séminaire organisé autour de ses romans, il y a trois ans et demi, quatre mémoires ont été rédigés sur certains aspects de son œuvre, et une thèse de doctorat est en cours de rédaction. Par ce numéro d'*Etudes de Lettres*, qui comprend un article traitant de l'affaire Rushdie, nous voulons témoigner du soutien de la Faculté des Lettres à la cause de l'écrivain et à la liberté de l'écriture. Même dans le cadre de l'université il est important de défendre ces droits, car il ne manque pas de gens pour vouloir les supprimer — au nom des relations commerciales de la Suisse avec l'Iran,

ou au nom des sensibilités de la communauté musulmane. Il faut le dire une fois pour toutes : bien que l'on regrette, comme Rushdie l'a dit lui-même et à plusieurs reprises, les sensibilités blessées des musulmans pieux, la sentence de mort décrétée par l'Iran contre un écrivain dont le seul crime est d'avoir écrit un roman controversé est inadmissible.

Le thème de ce numéro — la notion d'écriture dans la tradition littéraire anglaise — a forcément des applications plus variées. En effet, en tant que phénomène graphique, effet stylistique, voire même motif de prédilection dans un récit métatextuel, l'idée d'écriture donne lieu à des interprétations très riches et très diverses de ce mot clé de notre époque. Véhicule de signification pour certains, trace énigmatique pour d'autres, l'écriture et le système de signes à travers lequel elle se manifeste nous engagent tous quelque soit l'école de pensée critique à laquelle nous appartenons. Les contributions à ce numéro d'*Études de Lettres* reproduisent à leur tour ces tendances. Le volume s'ouvre sur une discussion du phénomène de l'écriture lui-même. Il s'agit d'une investigation qui tente de déterminer si les signes découverts sur une pierre aux Etats-Unis sont véritablement « inscrits », au sens littéral du terme, par la main humaine, ou sont le résultat soit du hasard du temps, soit même d'un canular. Cet essai nous fait entrer implicitement dans la problématique qui occupe tout critique, à savoir quelle signification attribuer aux signes, et selon quels critères ? Plus avant dans le volume, un essai d'une toute autre tendance retourne sur le problème de l'inscription lapidaire et du déchiffrement des signes graphiques, mais cette fois-ci pour montrer comment un roman de Dickens devient une allégorie de sa propre lecture, tout en posant ironiquement les erreurs d'interprétation comme condition d'écriture.

L'autre grand axe de la collection s'étend des modes et stratégies de productions de l'écriture — soit par les femmes telles Jane Austen et Germaine de Staël, soit par les écrivains romantiques anglais ou américains — jusqu'à la figuration de l'écriture à l'intérieur des textes sous forme de lettres, monuments funéraires, présages. La couverture du volume, hommage de la graphiste à son illustre prédécesseur, reproduit une page de William Blake, le grand poète romantique, qui insistait sur l'écriture de tous ses textes au point qu'il les gravait, illuminait et imprimait lui-même. Ici il s'agit du grand esprit révolutionnaire, Orc, qui chante la libération universelle, soleil levant pour l'humanité, dans le poème de 1793 *America a Prophecy*. A l'intérieur du

volume on trouve le grand modèle de Blake, le Satan de John Milton, dans un passage qui serait l'inverse de celui de Blake ; le soleil se voile dans l'éclipse, et les implications politiques sont à déchiffrer. Sans entrer dans le détail des modes de réflexion de chaque essai, je signale toutefois celui consacré à l'œuvre d'une écrivaine, Virginia Woolf, dont l'originalité fut d'élaborer un style d'écriture spécialement adapté à la représentation de la pensée. Raymond Peitrequin, en signe d'adieu à la section qu'il a longtemps servie avec une grande conscience professionnelle, nous en fait la démonstration à travers la lecture d'un passage énigmatique de *Mrs Dalloway*, où l'écriture du texte est mise en évidence par rapport à l'oralité du chant.

Ce numéro d'*Etudes de Lettres* s'élabore à un moment décisif de l'histoire des rapports entre l'UNIL et l'écriture en langue anglaise. Ceci pour les quatre raisons suivantes. La première concerne l'engagement de la section d'anglais dans ce qu'il est convenu d'appeler «l'affaire Rushdie». L'article d'un ancien étudiant de la section, Luc Debraine, en première page du *Nouveau Quotidien* du 16 février 1993, lança l'idée d'un soutien à l'écrivain par les universités de la Suisse Romande. Au moment où le prix Colette a été décerné à l'auteur des *Versets sataniques* lors du Salon du Livre de Genève, prix qu'il n'a malheureusement pas pu accepter en personne, Rushdie figurait parmi les écrivains majeurs d'un séminaire de troisième cycle autour de ce que l'on appelle actuellement la «World fiction» ou «Transnational Literature».

La deuxième raison a été soulevée au cours de la préparation à ce séminaire, marquée par une intéressante controverse au sujet de la communication du savoir : devons-nous insister pour préserver une langue commune parmi tous les anglicistes, ou devons-nous admettre l'incommunicabilité de certains textes de haute théorie littéraire ? Cette controverse intervient en même temps qu'une autre, qui agite le monde de l'éducation nationale en Angleterre sur la question de l'enseignement standard (le «National Curriculum») et surtout de l'anglais standard. Doit-on s'appuyer sur une grammaire dite «correcte» (prescriptive et normative), ou peut-on admettre au niveau de l'enseignement de l'anglais des variations dialectales ? En effet, l'anglais risque de s'échouer sur ces deux écueils : d'une part, l'abandon du grand atout qui est son universalité, et de l'autre, la sclérose due à l'imposition d'un conformisme rigide. De même qu'avec l'affaire Rushdie, c'est ici l'aspect international de l'anglais qui

est en jeu, avec les conséquences que cela présuppose sur ses cultures écrites.

Troisièmement, il est intéressant de constater que le problème de l'écriture se pose lui aussi au niveau de la politique éditoriale d'*Études de Lettres*. Une vive correspondance a précédé la publication de ce volume autour de l'idée et de l'utilité même d'écrire en anglais à Lausanne. L'éditeur de ce volume et le président de la commission ont débattu par écrit de ce sujet épineux : la plupart des articles, voire même l'ensemble de ceux-ci, doivent-ils être rédigés en français ou en anglais ? Le fait que l'ensemble de l'enseignement au niveau universitaire se déroule en anglais, et cela dans toute la Suisse, est un grand atout de travail : du premier jour à l'université jusqu'à la rédaction et la soutenance de thèse, l'étudiant évolue et devient créatif dans cette langue. Serait-il par conséquent une falsification de nos habitudes de travail, voire même peut-être de nos pensées — traduttore traditore — de les présenter en français ? En règle générale, il est vrai, nous visons le monde anglophone plutôt que le monde francophone dans nos réflexions et nos publications. Mais il convient aussi de nous présenter d'une façon plus ouverte et moins spécialisée aux lecteurs de langue française. Le présent numéro illustre le compromis finalement accepté par les différentes parties : la pomme de discorde ayant été coupée en deux, la moitié des articles sont écrits en anglais, l'autre moitié en français. Par conséquent, le public visé par ce numéro est double : à la fois romand et international.

Enfin, la quatrième raison, qui confère une importance particulière à ce numéro d'*Études de Lettres*, est de nature économique. La crise aiguë que nous vivons actuellement et les coupes budgétaires qu'elle entraîne pour l'université prennent des proportions inquiétantes. L'excellence de l'enseignement d'une langue et de sa littérature dépend dans une large mesure de la proportion étudiant-enseignant. Trop d'étudiants, trop peu d'enseignants, et l'apprentissage d'une langue et des cultures qui la traversent est sérieusement touché, surtout en ce qui concerne la possibilité de suivre et d'aider l'étudiant dans sa maîtrise de l'anglais écrit. Les moyens actuellement déployés à la section d'anglais se sont développés sur plusieurs années, fruits d'un effort constant de perfectionnement du système et d'un investissement personnel de tous les membres du corps enseignant ; mais la qualité du suivi des étudiants pourrait être très rapidement compromise, et l'enseignement de l'anglais dans tout le canton

de Vaud en pâtirait. De même, le système d'échange qui s'est établi avec succès et voit des étudiants étrangers, dont certains du monde anglophone, choisir d'étudier à Lausanne, serait mis en péril. Il serait regrettable que la portée internationale de notre Université disparaisse par manque de moyens, d'ouverture, ou de prévoyance.

Neil FORSYTH

